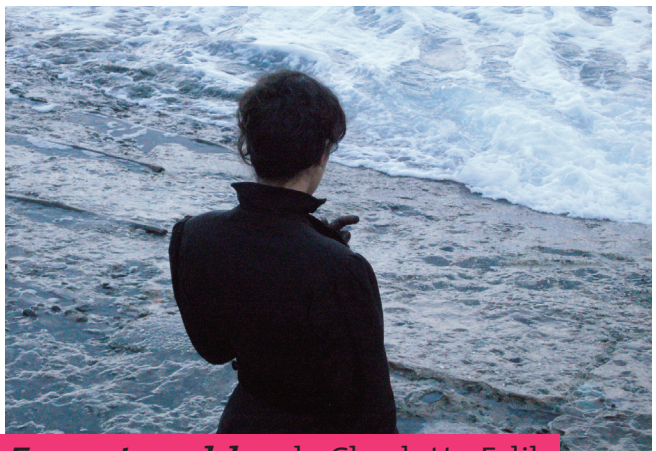


## (les films)

**L'occupant** de Gabriel Le Bomin & **Eaux troubles** de Charlotte Erlih

Le hasard associe parfois dans nos esprits des films n'ayant pas demandé à l'être, mais qu'un air de famille, l'époque, un contexte, rapprochent inévitablement. Ainsi, ce n'est pas parce qu'ils furent tous deux tournés en Corse que *L'occupant* et *Eaux troubles* nous intéressent ici, mais parce qu'ils apparaissent à leur corps défendant comme deux exemples symptomatiques d'un possible retour du film en costumes, voire d'un potentiel repli identitaire de la part de régions subventionnant la production de courts. Comme si le cinéma français prolongeait aujourd'hui sa veine passéiste, vieille de quelques années déjà, dans le champ du film court. Pourquoi pas, ceci dit. Si cela n'affectait pas la mise en scène, si l'académisme ne venait pas, trop souvent, pointer le bout de son nez (ce que surent éviter récemment *Les signes* d'Eugène Green, *La France* de Serge Bozon ou *Les vœux* de Lucie Borleteau).

*L'occupant* voit Gabriel Le Bomin, auteur d'un court marquant sur fond de tranchées et de fraternisation entre soldats ennemis (*Le puits*, en 2001), faire un bond dans le temps et s'intéresser, comme il le fit avec son long (*Les fragments d'Antonin*), à la Seconde Guerre mondiale, mais cette fois du côté des maquisards corses. Seulement le film, superbement photographié par Pierre Cottreau, est aussi bien peigné que son jeune protagoniste qui apporte à manger à un déserteur italien. Son noir et blanc, son format scope paraissent si convenus que le récit ne semble souffrir le moindre détour, le moindre dérapage, la moindre surprise. De la belle ouvrage certes, mais du cinéma "en surface", un peu trop *light*...

*Eaux troubles*, dont l'action se situe une trentaine d'années plus tôt, cède moins à la joliesse et s'aventure dans les gouffres des affects plutôt que sur les pages ripolinées d'un

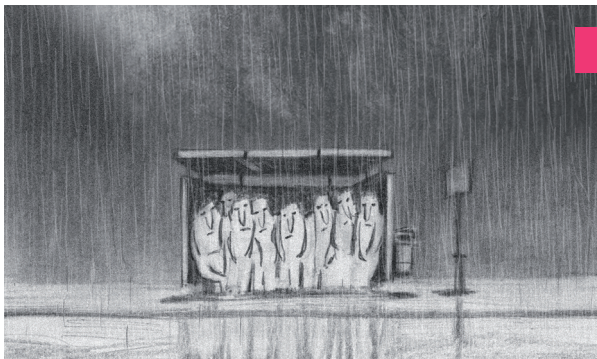
livre d'Histoire. Ici, pas de personnage pré-nommé Orso, aucun signe surlignant qu'on est en Corse. Un bateau a coulé, des hommes sont morts. Une femme – riche probablement – s'embarque en compagnie d'un adolescent sans le sou pour retrouver son mari. Il est heureux que le film, que l'on craint au début corseté dans l'imagerie romantique, se relâche telle cette femme en apparence rigide qu'un trouble charnel associé à une pulsion morbide révèle, le temps d'une nuit, sous un jour inattendu. Drame intime aux proportions romanesques, *Eaux troubles* fait vite oublier, par la puissance de sa narration et sa paradoxale économie de moyens et de mots, les travers guettant la plupart des films en costumes...

Stéphane Kahn

*L'occupant*, 2008, 35 mm, noir et blanc, 14 mn.

*Eaux troubles*, 2008, 35 mm, couleur, 20 mn.

30

**L'ondée** de David Coquard-Dassault

Premier court métrage animé de David Coquard-Dassault, *L'ondée* s'éloigne des rivages bien balisés de la fiction et s'aventure dans un exercice réservé d'ordinaire à la prise de vue réelle : la captation de la réalité. C'est une ambiance de pluie et son effet sur l'activité d'une ville que croque au crayon le cinéaste français (à l'instar de son aîné Joris Ivens dans le documentaire *La pluie*). Il nous place pour cela en observateur d'un enchaînement, en plan fixe et frontal, de tableaux de la réalité quotidienne dans un style épuré.

Micro-histoires, situations comiques et images du banal réactivent les souvenirs de nos

propres expériences agacées ou amusées des intempéries. Elles plantent un décor pluvieux dont le degré de précision et de poésie n'aurait pu être atteint d'une autre manière. Des oiseaux se réfugient sous une locomotive biscornue. Une voiture, carré blanc sur fond gris, ne démarre pas. Une vieille dame faite de lignes et de points tente d'ouvrir un parapluie qui lui résiste. Une voiture ne veut décidément pas démarrer...

L'histoire, si on veut à tout prix en trouver une, est celle d'une ondée qui s'en va aussi subitement qu'elle est arrivée. Elle laisse place au soleil que le film semble hisser dans un unique et ultime travelling vertical. Une histoire que l'on pourrait d'ailleurs raconter à l'aune de l'évolution de sa palette : le vivant n'est, au début, qu'un détail blanc noyé sous un océan de gris. Le noir domine au sommet de la tourmente alors qu'un oiseau gris plane au loin dans l'immensité blanche de la dernière image. La composition très soignée des cadres tantôt saturés tantôt étrangement vides, autant que les récurrences

géométriques, font rimer les plans entre eux et sont notamment ce que l'animation ajoute à l'enregistrement de ces moments de vie.

Sous ses allures de peinture sensible du réel, *L'ondée* pose, l'air de rien, un regard critique sur la société humaine. Le film prend le temps de regarder les hommes vivre et constate l'absurdité de ces panneaux publicitaires qui font succéder femmes et voitures. Les huit minutes que dure cette ondée ne sont finalement qu'un prétexte pour ralentir l'activité frénétique de la cité, comme pour que les hommes puissent aussi prendre le temps de se regarder et de se retrouver. La pluie fait vaciller la société industrielle, comme si la nature reprenait ses droits le temps d'une photographie.

Adrien Heudier

*L'ondée*, France/Canada, 2008, 35 mm, noir et blanc, 8 mn.

Réalisation, scénario, animation et décors : David Coquard-Dassault. Musique et son : Christophe Heral. Production : Folimage Valence Production.